



Laie des
Chamarts

Route du Pendu

Route du Foite

Route du Pendu

Chamarts

dossier
traduire

sous la direction de Pierre-Etienne Schmit

Apertura, Erschlossenheit, ouverture, opening...

Traduire, jouer et s'ouvrir aux tournures étrangères du langage

Apprendre une langue étrangère est un événement résolument violent et délicat, qui laisse des traces. Nous nous souvenons de nos versions latines et anglaises – terribles épreuves qui cependant réservent des rencontres langagières. C'est pourtant un tout autre aspect, un tout autre tour et tournoiement des langues, que nous propose le ballet des contributions de ce dossier consacré à traduire. Cela ne tient pas seulement à ce qu'il rassemble articles et entretiens d'experts des langues. Car ils s'y montrent d'abord comme des amoureux transis des langues, endurant l'expérience des langues avant que d'être des experts manipulant expérimentalement quelque objet linguistique. Les articles et entretiens de ce dossier manifestent tous à leur manière dans quelle mesure traduire n'est pas une affaire purement et exclusivement linguistique, qu'elle ne relève pas d'abord de la communication, et par conséquent de la transparence des mondes. Bien au contraire, traduire, c'est éprouver l'irréductible singularité des langues, apprendre l'épaisseur, l'équivoque, l'histoire et les traces des langues dans les langues : écouter et laisser venir les langues dans une provenance toujours à-venir. Traduire est ce geste qui nous questionne dans notre existence comme parlant et nous implique dans un jeu rythmique d'où nous ne cessons de jaillir : au cœur de la diversité des langues, au possible même du langage, là où « toujours en chemin », selon Ossip Mandelstam dans son *Entretien sur Dante*, le monde s'ouvre, il s'élargit préciserait Humboldt.

Si Claude Roëls nous rappelle que « traduire [est une expérience de] travaux pratiques » et Judith Lindenberg que « La traduction littéraire [est] une théorie à l'épreuve de la pratique », c'est bien que traduire est une expérience singulière de l'existence langagière qui ne peut se réduire au statut empirique d'un problème de traduction. Les contributions de ce dossier n'ont de cesse d'élucider les difficultés et les exigences qui constituent l'art de traduire ; mais celles-ci néanmoins, loin d'apparaître comme des obstacles au jeu des entr'langues, se dispensent comme la possibilité même du « plaisir de traduire » (entretien avec Barbara Cassin) à l'œuvre de la plasticité du langage. Traduire, c'est jouer de l'entr'langue, figures dansantes du plaisir langagier, mais sans toutefois que le traducteur ne puisse disposer de la langue et/ou des prétendues significations de celle-ci comme d'un simple outil, fût-il consacré au plaisir. Le traducteur n'est pas le propriétaire ou l'empereur des langues ; il n'est même pas souverain de la possibilité de traduire. Les différentes contributions de ce dossier nous rappellent que, si la connaissance des langues, y compris dans leur « technicité » linguistique est nécessaire à la traduction, le traducteur

n'utilise pas d'abord des langues comme de simples outils de translation communicationnelle. Traduire n'est pas l'opération d'un échange de marchandises sémantiques ou de spectaculaires significations (« *just do it* », « *think different* »...) dont les mots ou les segments de phrases seraient les véhicules. Bien au contraire, traduire est une figure de la résistance des langues au devenir tout-communicationnel du monde. Traduire est l'exposition litigieuse du partage du sens. Dans son article, « traduire enfin l'Europe », Ghislaine Glasson Deschaumes montre que la traduction n'est encore qu'insuffisamment au cœur du processus européen. Nous essayons, pour notre part, d'approcher ce geste comme « l'adresse européenne » ouvrant l'espace des possibles à-venir. Geste de résistance au devenir indifférencié, uniformisé et transparent des consensus, traduire une œuvre, c'est se laisser venir à elle et se laisser traduire par elle, comme Jacques Darras s'est laissé traduire par l'œuvre de Whitman et Coleridge. Traduire nous emporte dans les tropes singuliers du langage – et le rire est une figure infigurable du langage (« Le rire des *Âmes mortes* », entretien avec Anne Codelfy-Faucard). Là au tour-noyant de l'excès des langues sur elles-mêmes, traduire est ce geste jouissant des possibles du langage qui requiert selon Joanna Rajkumar « La tâche du poète-traducteur ou l'impossible geste poétique », difficulté à laquelle s'attache Philippe Brunet traduisant *l'Illiade* en vers (« Le temps suspendu de *l'Illiade* »). Seulement les possibles tours du langage n'appartiennent pas au sujet parlant tel un usufruitier privatif, mais l'implique dans les métamorphoses de son existence langagière. Cyrille Cohen-Deloro se demande si « traduire [n'est pas] une paranoïa réussie » dans la mesure où le traducteur, comme figure de l'analysant, doit s'incorporer le texte.

Traduire est ce geste d'attachement rythmique au possible du langage. Ainsi traduire ce n'est pas disposer des langues comme des puissances d'échange et de production du sens unique, mais y-exister pleinement, livré et requis (énergiquement, au sens de *l'energeia* grecque qui n'est pas l'activité ou *l'actus* du sujet, mais la plénitude ouverte et ouvrante). Le traducteur est traduit à la jouissance du langage, non pas retourné et enfermé sur lui-même, mais pleinement ouvert, ouvrant ainsi l'espace possible des langues à-venir. Traduire, c'est ce geste qui s'exposant au péril du passage et du saut dans l'entre-deux des langues, ne gagnera nullement le paradis du sens ou la Babel achevée de la signification du monde, mais jouit ouvertement du sens, au sens du *frui* latin. Traduire n'est pas plus une activité qu'une passivité du sujet, mais ce geste passionnément ouvert à l'avenir, retenu au passage du monde en son partage, et non rompu à sa transparente consommation.

Apertura, Erschlossenheit, ouverture, opening... comment (nous-y) traduire ? A la faveur d'un geste ouvert qui s'adresse alors à notre lecture.

Pierre-Étienne Schmit